

Pasteure Béatrice Cléro-Mazire, prédication pour l'Oratoire du Louvre le 6 avril 2025

« Être en paix comme un enfant sevré »

Psaume 131

Chant des montées ; de David
Adonai, mon cœur n'est pas orgueilleux
Mes regards ne sont pas élevés
Je n'ai marché dans des choses ni trop grandes,
ni trop merveilleuses pour moi
Au contraire
Je suis tranquille et silencieux
Mon être est comme un rassasié sur sa mère
Mon être est comme un rassasié sur moi

Israël est en attente d'Adonai
Dès maintenant jusqu'à toujours.

Extraordinaire expérience que celle du copiste qui, au milieu de la nuit, recopie le même chant. D'abord en hébreu pour comprendre la graphie du texte et écouter la musique de la langue, puis en français pour changer d'imaginaire et entendre le même chant résonner en soi.

Déroutant travail du traducteur qui, tel un passeur de mots, traverse le lac immense de ce qui sépare deux cultures, deux langues, deux terres habitées de la même humanité et pourtant si différente d'une terre à l'autre.

Sur les deux rives, deux chants retentissent, semblables et pourtant différents, universels, et pourtant singuliers.

L'auteur est un roi, son lecteur un mendiant, cherchant l'aumône d'une signification.

En montant vers le sanctuaire, deux pèlerins chantent le même chant mais des siècles les séparent.

L'enfant sevré de la langue française a inspiré la paix de l'âme à des générations de croyants. Ainsi, comme me le faisait remarquer un jeune paroissien, le pasteur André-Numa Bertrand, pasteur à l'Oratoire, écrivait dans sa prédication en 1946 : « J'ai l'âme calme et tranquille... » Combien de chrétiens, en lisant cette parole, ont dû laisser retomber le livre sur leurs genoux et baisser la tête, avec peut-être des larmes dans leurs yeux, parce que ces mots exprimaient avec une précision pénétrante ce qu'ils auraient voulu posséder et qu'ils ne possédaient pas ? Ce trésor d'une âme calme et paisible apparaît aux hommes de notre génération comme un paradis perdu ; et il faut croire que, de tout temps, il a été rare parmi les hommes. Il leur est apparu comme un de ces privilèges réservés aux enfants et que le temps, la vie, nous ravissent inexorablement. Je suis comme un petit enfant aux côtés de sa mère, dit le Psalmiste, un tout petit, qui se tient là, tout près, qui ne quitte pas le contact des bras maternels. Un enfant sevré, disent nos traductions : non pas un nourrisson qui est encore sur les genoux de sa mère, qui reste là parce qu'il ne peut pas faire autrement, et qui reste là où on le met, comme une chose, une petite chose exquise, mais qui n'est pas encore une personne, dont la paix, la tranquillité, n'est pas autre chose que le reflet d'un organisme bien portant, mais un enfant déjà debout sur ses pieds, qui reste là, contre sa mère, parce que là est la tranquillité et la paix. »

Cantique des montées. De David.
Éternel ! je n'ai ni un cœur arrogant,
ni des regards hautains ;
Je ne m'engage pas dans des questions trop grandes
et trop merveilleuses pour moi.
Loin de là,
j'ai imposé le calme et le silence à mon âme,
Comme un enfant sevré auprès de sa mère ;
Mon âme est en moi comme un enfant sevré.

Israël, attends-toi à l'Éternel,
Dès maintenant et à toujours !

Si cette belle image de l'enfant sevré auprès de sa mère a ravi le cœur de nombre de lecteurs de nos traductions du Psaume 131, la langue de nos ancêtres dans la foi nous permet de nous déplacer un peu et de constater une difficulté avec le sens du mot traduit par « sevré ». L'hébreu dit : « rassasié ». Un enfant sevré n'a plus besoin du sein maternel, mais un enfant rassasié s'endort dessus, et c'est là la petite différence qui nous emmène vers une tendresse divine que notre culture a du mal à mesurer, tant Dieu est lointain et sévère dans notre imaginaire occidental.

Retraversons le lac qui sépare notre culture de celle des anciens hébreux.

Sur la rive du français, on trouve un être qui semble vouloir prouver qu'il n'a commis ni péché d'orgueil, ni attitude arrogante. Il faut qu'il impose le calme et le silence à son âme, comme une ascèse qui empêcherait ses penchants naturels de faire verser son cœur dans l'ubris.

L'âme est comme un enfant sevré, sage donc, et ne demandant rien parce que, maintenant, il est assez grand pour se nourrir autrement et marcher avec plus d'autonomie sur ses deux jambes. Ce qui n'avait pas échappé au pasteur Bertrand, dans sa prédication de 1946. L'enfant sevré est un grand garçon raisonnable qui se tient tranquille près de sa mère.

En revanche, sur la rive de l'hébreu, le poème, construit en miroir, s'articule autour d'un contraire : d'un côté, le psalmiste chante modestement, comme une confiance sa condition humaine ; il ne cherche pas à se faire plus merveilleux qu'il n'est devant Dieu et, d'un autre côté, après une rupture qui dit : « au contraire », vient l'image inversée d'un cœur qui pourrait avoir besoin de chercher plus haut et plus grand que lui-même : l'image d'un être, déjà plein et rassasié, qui demeure confiant sur sa mère, et de façon étonnante : déjà rassasié, sur lui-même.

Puis vient un constat : Israël est en attente de Dieu.

Sans doute peut-on penser que ce n'est pas si loin, mais l'ambiance de foi n'est pas la même sur une rive ou l'autre.

Le psalmiste choisit de parler du souffle de vie qui l'anime, ce qui est traduit par *âme* en français, mais le *nefech* des hébreux est corporel, presque animal ; il est le souffle qui fait que vous êtes vivant corporellement. Dire

que cette chose vitale est rassasiée comme, je cite littéralement : « celui qui est rassasié sur sa mère », c'est dire que la tranquillité de la vie humaine est entière. Et le plus troublant peut-être est la phrase qui suit : « *Mon être est comme un rassasié sur moi* ». Le psalmiste est en paix avec lui-même, sans rien pour le diviser, tout entier dans la confiance ; sa vie se repose sur elle-même.

On retrouve ici la paix qui a traversé les siècles par ce psaume, mais ce n'est pas la même histoire divine.

Ici, le roi David ne dit pas comment Dieu l'éducateur l'a redressé pour qu'il soit enfin calme et raisonnable ; il dit au contraire : « *je suis tranquille et silencieux* »

Contrairement à Israël qui est en attente de Dieu, David, calme et silencieux, est rassasié, plein et sans autre attente. Il a reçu l'onction de l'Éternel, sa vie tout entière est nourrie de cette bénédiction et de cette élection ; mais tout le peuple de pèlerins qui chante son chant aspire à la même tranquillité et au même silence intérieur qui fait que tout appétit est calmé, et que l'être se repose comme ses enfants qui dorment sur le sein d'une mère allaitante et que rien ne peut troubler.

Dans le poème hébreu, le mot *enfant* n'apparaît pas. Comme pour dire que, quel que soit l'âge, l'être rassasié est toujours le même de la naissance à la mort ; il est un être est en paix .

Point d'ascèse ici, pas d'appétits fautifs à corriger, car enfin, qui refuserait la nourriture propre à rassasier ? Dieu sait que nous en avons besoin. Ici, point de faute, point de péché, mais une solidarité entre l'humain et Dieu. Dieu pourvoit et l'humain trouve son silence intérieur ; plus besoin de demander, de crier, de supplier, Dieu a donné en abondance.

Cette image de celui qui est rassasié, est une image maternelle de Dieu pour ses enfants, cette mère qui nourrit avant même que nous ayons faim, parce qu'elle nous connaît comme si elle nous avait faits. C'est un Dieu qui pourvoit à nos besoins de telle sorte que si nous sommes convaincus de son assistance, nous n'irons pas chercher notre nourriture ailleurs. Et nous n'aurons plus peur du manque et de la faim.

Cette image de la foi, plus organique et plus vitale que les méandres de l'âme, permet de reconsidérer la relation de l'humain à Dieu et de sortir de la position de mineur qui devrait apprendre à être sage. Ici, Dieu donne la vie et pourvoit aux besoins humains sans autre raison que la fragilité de l'humanité elle-même. Comme dans le sermon que Jésus donne sur la montagne où il dit : « votre Père céleste sait que vous en avez besoin, ne vous inquiétez donc pas du lendemain, demain s'inquiétera de lui-même, à chaque jour suffit sa peine. » (Matthieu 6)

Au moment de monter vers le sanctuaire, le chant de David retentit comme une assurance que rien ne peut susciter l'abandon de l'Éternel envers ceux dont il a la charge.

S'en remettre à Dieu comme un nourrisson, l'image est lourde de conséquence. Car ici, l'enfant ne se tient pas encore sur ses deux jambes comme un enfant sevré ; cela veut dire que la vie tout entière est replacée en l'Éternel. L'existence devient alors reconnaissance envers ce Dieu qui pourvoit pour que nous vivions. Et la vie corporelle est prise en compte aussi bien que la vie spirituelle ; d'ailleurs, pour un Hébreu du temps de ce Psaume, il n'y a pas deux façons d'être en nous mais une seule.

Alors, étant sur la rive du français, dans les terres occidentales travaillées par l'idée de péché et de sacrifice, je suis tentée de traverser vers l'autre rive, et je vais rejoindre ce Dieu de la vie en qui je puis avoir confiance. Pas le Dieu de la loi, ni même le Dieu de l'amour, mais le Dieu de la vie.

Trop souvent transformé en « père la morale », trop souvent éthéré dans les sphères spirituelles inaccessibles, l'Éternel est parfois devenu dans nos théologies un personnage plus ou moins pervers qui scruterait notre vie pour nous prendre en défaut. Mais, sur l'autre rive, là où le psalmiste monte vers celui qui lui donne la vie pleine et entière, la peur a disparu : je puis être tranquille et silencieuse, je ne manquerai de rien ; moi, ce corps mortel qui doit parfois marcher *dans la vallée à l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal* (Psaume 23). Ce n'est pas seulement mon âme dont l'Éternel prend soin, mais ma vie tout entière avec ses plaisirs et ses peines, ses appétits et ses dégoûts, ses blessures et ses cicatrices, ses traumatismes et ses moments de grâce, ses forces et ses fragilités.

La nef de l'Église, à travers les siècles, a oublié et a parfois voulu consciemment oublier le Dieu chanté sur l'autre rive ; elle a voulu un Dieu d'amour auquel ses enfants devraient certes tout, mais qui, ce faisant, aurait tous les droits sur eux. Un parent assez autoritaire pour que quelques intermédiaires cléricaux puissent jouir du pouvoir qu'ils auraient sur ses enfants. Mais ce jeu des culpabilisations n'est pas une fatalité : nous ne sommes pas condamnés à vivre dans la peur. Il est possible de partir et retraverser la mer pour nous libérer de ce fardeau qu'est devenu ce Père qui ne nous voudrait du bien que pour lui.

Dieu nous veut vivants pour nous-mêmes, c'est la foi qui est décrite dans ce psaume merveilleux où la faim se tait et où tout un peuple est invité à faire confiance et à attendre la vie de son Dieu.

Le contraire de la foi, ce n'est pas la faute mais la peur. C'est de cette peur que celui qui prêchait au milieu des lacs, dans une barque, est venu nous libérer. Il se tient au milieu, entre deux rives, et laisse le travail de traduction des théologies se faire toujours à nouveau.

Quand nous ouvrons les yeux sur notre monde, nous voyons ceux qui ont faim de justice, de paix et de sécurité, tous ces êtres blessés qui voudraient pouvoir cesser d'avoir peur du lendemain. Nous voyons les ogres de notre temps qui ressemblent tellement à ceux de l'époque du prophète que le prophète Amos dénonçait déjà en son temps : « Écoutez, vous qui harcelez le pauvre et qui supprimez le déshérité du pays ! Vous dites : « *quand la nouvelle lune sera-t-elle passée, que nous vendrions les sacs de blé ? Quand le sabbat finira-t-il que nous ouvririons les sacs de blé ? Nous diminuerons la quantité et augmenterons le prix , nous fausserons les balances pour tromper ; nous achèterons les petites gens pour de l'argent, le pauvre pour une paire de sandales, et nous vendrons même le déchet du blé.* » (Amos 8 : 4)

Alors, nous devons continuer de refuser les ogres qui ont toujours faim. Et si le monde est en attente de cette vie qui rassasie, nous devons croire de tout notre être, que ce monde peut changer et y travailler jour après jour, avec la confiance des êtres tranquilles et silencieux, avec Dieu.

AMEN.